

*Chapitre 8*

La terreur, la place du psychanalyste



L'énoncé même du titre de cette table ronde m'a posé quelques problèmes de perspective.

D'une part, le politique convoque la cité, la scène publique et le combat. C'est le sujet pluriel, collectif qui détermine et règle le comportement individuel. La terreur, par contre, relève toujours de l'intime, de l'inavouable et se trouve donc, par définition, éloignée de la scène sociale. Le titre propose, selon moi, de défaire, de déjouer cet éloignement afin de pouvoir en relier les deux pôles dans une pensée articulable.

L'autre difficulté procède du traitement des référents : l'emploi de substantifs sans mention du pronom possessif qui leur donne corps. Ce n'est pas la même chose de penser *le* désir ou *la* mort que d'éprouver *mon* désir ou *ma* mort. Écart entre une position empirique et une position transcendante, dirait Michel Foucault.

Ne pas respecter la tension de cet écart pourrait créer un abîme infranchissable, un désert à colmater par un fétiche ou un fantôme. Cela arrive assez souvent. Je vais vous livrer une anecdote personnelle, qui va dans ce sens.

Au début de mon exil, dans un groupe de travail, je présente comme je peux mon premier texte qui témoigne de la torture en Amérique latine, texte qui essaie de raconter

ce qui se passe là-bas, et de prouver sans doute en même temps que je suis vivant et que je peux penser.

Un camarade, renommé dans le groupe par son intelligence et sa sagacité, m'explique que ce que je raconte n'est ni nouveau ni original. Son argumentation et sa démonstration opèrent un rapprochement entre l'expérience de la torture et celle du désêtre dans l'analyse lacanienne. Je me souviens comment sa certitude, sa lucidité, son arrogance, m'avaient blessé, et avaient provoqué un bégaiement et de la rancune. Il détenait le bon savoir.

Je voudrais souligner par mon anecdote que, par rapport à ce sujet, il y a toujours maldonne : il y a toujours un savoir que l'on cherche et que l'on rate. Outre le caractère cathartique de mon souvenir, il montre comment la position de cet ami et la mienne sont celles, dans notre proximité supposée, d'une rencontre impossible entre le savoir du sachant et celui du sujet qui souffre.

Le caractère personnel de ma petite anecdote nous dépasse car elle rejoint celle du survivant d'Auschwitz qui avait voulu trouver sa solution finale en se laissant mourir avec les autres dans la chambre à gaz et qui a été contraint par les victimes à survivre, pour remplir leur dernière volonté : il fallait un témoin et un témoignage, un lieu psychique où cela puisse s'inscrire. Il fallait que le martyr se sache, que l'horreur soit patrimoine de la mémoire collective et de l'héritage culturel.

Le même message désespéré ouvre le livre essentiel de Robert Antelme *L'Espèce humaine* : le cri répété « Vous, vous ne pouvez pas savoir » que les victimes de la torture lancent à tout interlocuteur qui n'a pas partagé leur expérience. Maldonne qu'un regard analytique est censé pouvoir dépasser. Instituer la terreur comme objet de savoir (*épistémé*) revient à s'engager sur une rampe glissante qui mène, si l'on n'y prend garde, à une position de voyeurisme, de fascination

de l'effroi et aboutit à changer le sujet en spectacle pour intellectuels parisiens.

La terreur, c'est avant tout l'expérience du corps transi. Claude Lefort choisit *Le Corps interposé* comme titre et axe central pour évoquer et commenter 1984 de G. Orwell. Fiction devenue réalité dans la vie de beaucoup de gens de mon continent. Au paroxysme de l'effroi, le protagoniste d'Orwell implore que le martyre soit exercé sur le corps de l'être aimé et non pas sur son propre corps. Perversion de l'idéal que l'on ne peut pas saisir comme fait de discours, mais comme point limite de confusion entre le propre et l'étranger ennemi. Fascination du dégoût et de l'effroi, sans laquelle aucune connaissance de l'horreur n'est pertinente ou légitime car elle rend le regard froid et extérieur.

Il y a un piège et un danger dans l'emploi des substantifs *la terreur* et *le politique* : dans l'étymologie du mot « horreur », il y a hérisser et tremblement (*Horripilare* : faire hérisser le poil). Voisinage, donc, proximité avec un corps tremblant, effrayé, aux aguets. Cela s'exorcise et disparaît si l'on prend la terreur comme fait de discours et risque de désincarner les mots en les dépossédant de leur pronom possessif. Il n'y a pas de commune mesure entre *la terreur* et *ma terreur*.

A suivre Freud, un regard analytique ne peut être extérieur, il faut entrer dans le théâtre que l'on observe. Ni glissement objectivant ni capture dans la sensualité de la victime : d'où faut-il regarder et penser?

L'enjeu n'est pas mince. Le témoignage déchirant se transforme par sa réitération en mélodrame de mauvaise qualité ou en pornographie. Comment échapper à la banalisation, au silence, à l'esquive et à la fascination, pour simplement penser?

En quoi consiste cette connaissance de la terreur dont le savoir est aussi nécessaire qu'impossible?

Voici quelques tâtonnements.

Après la chute de la dictature dans mon pays, nous avons invité quelques collègues, qui étaient restés là-bas, à travailler le sujet avec nous. Voici un fragment de réponse :

Je me sens étrange à réfléchir sur ce sujet que je ressens comme étant le tien et non pas le mien! Je commence à comprendre maintenant ce que l'on appelle les secrets de famille, qui m'ont toujours paru des conneries incompréhensibles... Entre ceux qui sont restés ici, il y a une complicité intime : il y a des choses dont on parle, et d'autres pour lesquelles il n'y a ni chiffre ni code, seulement un tremblement viscéral partagé. C'est le système neurovégétatif qui s'y connaît. Comme si j'allais faire du rapportage de choses privées, intimes.

Le travail de réflexion qui nous réunit vise la lucidité et le discernement.

Dans la terreur (je pense que ceci est valable tant pour la violence politique qu'incestueuse – et Œdipe roi fait, ici, figure de synthèse), la lucidité, si elle arrive inopinément, est lancinante. La pensée dans la misère est différente de la pensée intelligente. Être lucide sur sa propre terreur, c'est se rendre conscient de l'invalidité et de l'opprobre. Il y a donc un effort permanent qui va dans le sens de l'évitement et de la dénégation. Il faut être fou ou imbécile pour chercher à découvrir, et vouloir s'étonner et s'effrayer des blessures que chacun se cache à lui-même.

Aussi, dans cette situation, le sens ordinaire du mot penser est-il plutôt à craindre qu'à souhaiter. D'où le génie de mon ami dans sa réponse à mon invitation (*ni code ni chiffre, c'est*

*seulement le neurovégétatif qui est concerné, seulement le tremblement).*

Celui qui est dans la terreur n'est pas en quête de savoir ou d'intelligence. Il est à la recherche de stratégies qui lui permettent de continuer à vivre, lui-même ou ses idéaux. Parce que la terreur subjective est toujours vécue dans l'accablement ou l'hébétude (et non dans le savoir éclairé propre à une réunion scientifique).

La logique de l'anéantissement fonctionne avec une autre intelligence que la logique de la réflexion.

L'acte est à tel point hanté par le danger et par l'urgence que la pensée qui le prépare est en général très boiteuse. On peut passer mille et une heures à discuter des idéologies ou des stratégies. Les différences sont infimes et poussent à l'exaltation et à l'arrogance. Néanmoins, ce n'est pas le contenu des propos qui compte. La ligne de partage est beaucoup plus radicale. Elle passe par le fait d'être ou non concerné. Avec cette nuance que l'injonction éthique d'être concerné comporte en elle-même un certain degré de terreur et de danger.

C'est une sorte d'injonction primaire. Il faut vivre, il faut avoir le courage de continuer à vivre, survie du corps ou de la pensée : une sorte de devoir aveugle, pressant, avant d'être intelligent. Il faut être fou ou imbécile pour penser pour soi-même, au lieu d'accepter la réalité telle qu'elle est. Parfois on ne sait pas si l'on veut vivre pour fuir ou pour lutter, mais il y a une sorte d'impératif de construire un ailleurs et un au-delà de la misère actuelle. C'est cette logique que j'appelle accablement et hébétude. Elle échappe au regard extérieur et le choix peut être perçu comme de la lâcheté, de l'héroïsme, de la trahison ou de la folie. Car ce n'est pas l'effroi soudain de la catastrophe mais l'usure quotidienne qui laisse sa trace indélébile dans le non-dit et le non-pensable de tous les jours.

Quelle est la marque de cet indicible pour soi-même et

dans la transmission? Comment inscrire le *je ne peux pas dire la terreur et la honte qui s'ensuit*?

Je crois que l'impensable de la terreur laisse des traces et qu'il faut s'interroger sur ce non-inscriptible traumatique, comme source ou moteur de compulsion à la répétition chez le sujet et dans la généalogie.

L'articulation de l'événement traumatique et du fantasme est un thème qui a fait date dans la pensée analytique et qui nous questionne depuis toujours. Tout d'abord parce qu'un bon freudien pourra affirmer, au nom de la *doxa*, qu'il n'y a de trauma que dans l'enfance et le sexuel. Ainsi la terreur politique produirait de la névrose « actuelle » à mettre en rapport de subordination avec la névrose infantile, socle de la personnalité. Voici un bon modèle aussi clair que rassurant, qui permet de continuer la pratique analytique et de développer la théorie analytique sous un régime totalitaire.

Mais la psychanalyse est-elle possible sous la terreur? Ceux qui sont restés sont-ils des traîtres et les bons psychanalystes sont-ils tous en exil? Je ne pense pas seulement qu'elle soit possible, mais qu'elle est nécessaire, comme travail de parole, qui n'est pas unique mais privilégié et à partir duquel la reconstruction de l'histoire sera possible. Ne dit-on pas que notre discipline est subversive? Que sa pratique soit boiteuse dans des situations de violence politique, je veux bien l'admettre. Mais connaissez-vous une pratique analytique qui, n'étant pas boiteuse, mérite encore cette dénomination? Si l'on a le bon dehors et la bonne théorie, à quoi bon la psychanalyse?

Quand la terreur politique traverse la séance parce qu'elle inonde le tissu social, on peut trouver une autre « solution », un autre cheminement que le retranchement derrière la théorie admise, la fuite de la pratique par l'exil ou la lutte politique. L'irruption de la terreur, désignable dans le dehors, interroge l'aporie de l'articulation entre trauma et fantasme,

entre événement et structure, et permet de poser autrement l'alternative entre narcissisme et lien social, dans cette arête que fonde l'inconscient comme point limite où la pulsion se fait parole.

Si je me place sous l'angle qui me concerne de plus près, celui de la clinique et de l'écoute analytique, le problème le plus urgent est de faire la distinction entre la terreur organisée par la violence fondatrice (les fantasmes de l'origine), la terreur venant du traumatique, tissée dans le roman familial, et la terreur qui vient de la cité. Je détermine ces trois pôles pour pouvoir penser. Loin de moi la prétention d'établir une théorie totalisante qui viendrait empêcher le tâtonnement.

Dans le temps mythique actualisé dans la séance, la violence des origines fait retour, itérativement, dans la scène qui s'y déploie. Cette violence, avec sa charge d'horreur, est de nature fulgurante et erratique, ce qui la situe dans l'imminence soit du passé soit de l'avenir. Elle devient, pour le sujet, énigme qui pousse au questionnement, ce qui est moteur de déplacement et de perlaboration. Cette horreur est au cœur même du travail de l'analyste et, sur ce point, le consensus ne sera pas difficile à obtenir. L'articulation du fantasme et du trauma, c'est-à-dire la façon d'inclure la réalité dans la cure, est déjà plus problématique et notre conceptualisation plus précaire. Et quand la terreur de la cité traverse l'espace analytique, l'incertitude est encore plus grande.

Je vais m'attarder, pour conclure, sur la différence entre terreur du sexuel et terreur du politique, qui sont toujours sources de confusion.

La terreur du sexuel traumatique vise l'intime et fait effraction à travers un événement (unique ou répété) qui se reconnaît d'emblée comme singulier et unique. La volonté d'ignorer vise à cacher l'agresseur et la blessure dans les replis du privé. C'est l'événement honteux, sadique et jouis-

sif, qui relève du *Heim*, du privé, du sacré et du secret, qu'il faut méconnaître et dont la méconnaissance est source d'effroi. Le prix en est l'indicible. C'est l'indicible qui fait trauma, qui laisse une marque, et se transmet comme source de dégâts dans la subjectivité.

Le sacré-secret se joue dans la trame du désir œdipien, frappé d'interdit et voué au refoulement. Trame qui renvoie à la problématique de l'identification et à la constitution du sujet. C'est cette constellation qui est bouleversée dans le traumatique sexuel.

La terreur politique renvoie, elle, à une autre problématique. Le cadre de la séance est débordé, et c'est le cadre lui-même qui est atteint avant la personne, c'est le social qui souffre avant l'individu.

D'après Freud, on reconnaît ce qui maintient la cohésion de la foule, ce qui fait « lien social », dans la panique qu'engendre sa dissolution. La panique met en relief une réalité jusque-là moins lisible; elle devient révélatrice d'un opérateur symbolique jusque-là méconnu, dans l'intimité duelle de la séance\*.

S'il y a du racisme, ce n'est pas la névrose du juif ou de l'étranger qu'il faut traiter avant tout; le lien social est malade avant le sujet (ce qui n'empêche pas d'accueillir sa détresse personnelle).

C'est une situation qui – dans la clinique – nous met dans une position d'ignorance et de précarité. On peut toujours rabattre le nouveau, l'inconnu sur le déjà connu – par réflexion ou automatisme –, mais on peut également se risquer dans l'ignorance sans la boussole freudienne.

La terreur politique agit sur une subjectivité acquise. Ce qu'elle met en jeu, ce sont les racines du lien social, là où un premier vœu de toute-puissance a voulu – comme le

\* A ce propos, lire l'article de François Villa, *Psychanalystes*, n° 25.

font remarquer Nancy et Lacoue-Labarthe – que le premier autre soit un autre mort ou exclu. La terreur politique frappe le lien social avant le « je »; les autres qui me constituent sont à l'avant de la scène.

S'il y a du racisme, la réponse « Nous sommes tous des juifs » est à aménager différemment dans le Paris de Le Pen et dans la France de Pétain. Le défi et la réponse sont différents.

Dans l'horreur domestique, familiale, l'échiquier est délimité : je sais que cela m'est destiné sans que je puisse me dérober. La terreur politique est plus équivoque puisque l'univers des victimes potentielles n'est jamais clairement défini à l'avance. Cela donne à l'impact subjectif de la menace une place toute particulière. Le geste inaugural du pouvoir totalitaire est de définir l'ennemi (le juif, l'étranger, le communiste). Définition qui comporte une organisation claire des cercles de l'enfer. La menace, elle, est porteuse d'un absurde conçu comme vérité. Le sujet doit s'accommoder de cette imposture qui remplace la loi, il doit reformuler la place de l'autre par rapport à soi. Le coup d'envoi, dans la *Shoah* (catastrophe), de la terreur politique est la perversion du code, la néolangue du système avec ses vérités monosémiques. La tentation d'une lâcheté payante s'offre comme issue : se soustraire à la menace moyennant la trahison d'un idéal d'appartenance à la communauté humaine. Cela comporte un travail psychique jusqu'ici peu exploré. N'y a-t-il pas inscription psychique d'un non-dit d'indignité et de honte? La pathologie des petits-enfants de victimes de l'holocauste en dit long sur la transmission généalogique de ce non-dit.

Quand l'imposture se couvre des oripeaux de la Loi, les gestes de soumission et de transgression prennent une valeur et une dimension inouïes. Le sujet est soumis à un message de double lien (*double bind message*). D'un côté il y a l'injonction : « Ne t'en mêle pas. » Ne pas être parmi les

victimes et les coupables donne l'illusion de se ranger parmi ceux qui vont survivre – hors d'atteinte physiquement et moralement. A l'opposé, l'intolérable de l'horreur pousse à l'engagement politique et éthique...

Le travail psychique à accomplir, aussi bien pour l'analysant que pour l'analyste – dans une symétrie bizarre et nouvelle –, consiste à pouvoir répondre, entre reconnaissance et méconnaissance de la menace, à ces questions :

« Est-ce que la menace me concerne? »

« Est-ce *moi* qu'elle vise? »

Questions qui seront entendues différemment selon la position de chacun. Pour ceux qui sont engagés, elles pourront aider à faire la différence entre la rêvasserie et la réalité de la persécution. Pour les autres, elles ouvriront d'autres questions : le bouleversement des institutions peut-il ne pas viser chaque individu? Qu'en est-il du non-engagement? Ne peut-il être taxé d'aliénation?

Dans l'univers totalitaire, la position de l'individu face à la culture et à ses institutions modifie les rapports entre expérience personnelle et politique. Le choix, incontournable, entre le refus de l'intolérable et le non-engagement amène à reformuler les rapports entre extérieur et intérieur, entre le psychique et le social. Il n'y a pas, en effet, de moyen terme entre le refus de l'intolérable et l'indifférence : il n'y a qu'une alternative, entre l'engagement, avec ses risques et ses dangers réels, et la soumission complice. C'est par là que se rapprochent des territoires normalement éloignés et distincts : le savoir sur le pouvoir politique devient moins étranger au savoir sur les propres secrets du sujet. La passion politique et les tourments intimes peuvent connaître une étrange proximité et familiarité.

On peut continuer à répéter que la psychanalyse n'a pas les instruments conceptuels et méthodologiques suffisants

pour aborder ces questions. Je réponds qu'il faut choisir entre un concept en moins et une angoisse de trop.

Nous ferions, sinon, comme les paysans polonais et la femme de l'instituteur, dans *Shoah*, en apprenant à côtoyer des degrés impensables d'horreur sans pour autant nous sentir concernés. C'est pour sauver la vérité de notre pratique qu'on peut fermer la porte, disait Lacan.